

# 594 jours d'une campagne présidentielle délétère

**VOTE  
2016**

**Jour J**

La campagne électorale américaine a été rude, âpre, focalisée sur les personnalités de Donald Trump et de Hillary Clinton. En éclipsant sans doute bien trop le fond politique. Au-delà des injectives, les différences entre les programmes des deux candidats à la présidence sont fortes dans les domaines de l'économie, de la santé ou quant à la position face au réchauffement climatique. Sans oublier ce qui intéresse de près les Européens que nous sommes : la politique étrangère.

- Donald Trump, franc-tireur, tel un chien fou au milieu d'un jeu de quilles, a déjoué tous les pronostics du côté républicain.
- Hillary Clinton a payé dans les sondages son culte du secret face à sa pneumonie, le feuilleton lié à sa messagerie privée.
- Mais en face, le républicain trébuche suite à son attitude déplacée vis-à-vis des femmes.

## NEW YORK

DE NOTRE CORRESPONDANT

L'escalator était son idée. Donald Trump, le 16 juin 2015, voulait descendre au rez-de-chaussée de sa tour de verre et d'acier, suivi de sa femme mannequin, en empruntant cet escalier mécanique mordoré, pour annoncer sa candidature à l'élection présidentielle l'année suivante. Du Trump tout craché : clinquant, bling bling, destiné à en mettre plein la vue. Et pour tous ces politiciens qui pensaient le connaître, une nouvelle bouffonnerie sans conséquences. Un caprice d'enfant gâté qui ferait mieux d'en rester à ses pharaoniques chantiers immobiliers et à son émission de télé-réalité « The Apprentice » dont la dixième saison s'achevait sur NBC. Le discours, censé durer 8 minutes, allait s'étendre trois quarts d'heure durant, et bouleverser à jamais l'histoire des Etats-Unis. Parce qu'il savait qu'il lui faudrait frapper un grand coup pour espérer exister face à une armée de seize candidats républicains, le milliardaire new-yorkais se lança dans une diatribe insensée contre les immigrants clandestins envoyés par le Mexique vers les Etats-Unis, se débarrassant ainsi de ses « assassins et violeurs ». Il préconisait l'érection d'un « mur » sur la frontière et assurait que « le Mexique paierait ».

## « On ne parle pas comme cela »

Depuis le Nevada, Hillary Clinton, entrée en campagne sur la pointe des pieds deux mois auparavant, déclare que « *l'on ne parle pas comme cela* », légèrement condescendante. L'épouvantail Trump se délita dans la bourrasque de la campagne, assurent politologues et professionnels de la politique. Erreur. Dès le mois de juillet, il caracole en tête des sondages et obtient une place centrale au premier débat organisé par Fox News le 6 août 2015. Attaquant la journaliste Megyn Kelly qui avait osé l'accuser, il fait exploser l'audimat et devient l'objet de la fascination des médias, largement responsables de son émergence nationale. CNN diffuse intégralement ses discours, sans filtre aucun, pour meubler l'antenne durant l'été. Donald Trump a réussi son pari : en dominant la scène médiatique, il peut dépenser le minimum pour sa campagne. Les médias assurent la couverture et véhiculent, complices involontaires, son message xénophobe et protectionniste. Trump bénéficiera d'une seconde embarquée avec les attentats islamistes à Paris le 13 novembre. Sa proposition d'une interdiction de territoire pour les musulmans « *just-qu'à ce qu'on y voie clair* » le porte au pinacle dans tous les baromètres d'opinion. Impression confirmée

dès l'ouverture des primaires, qui consacrent l'influence des outsiders, le neurochirurgien noir Ben Carson, l'évangéliste Ted Cruz et le tribun de New York. Trump perd de peu l'Iowa le 1<sup>er</sup> février face à Cruz, mais il corrige le tir dans le New Hampshire, une semaine plus tard, et lamine tous ses rivaux, qui abandonnent par grappes. Jeb Bush et Chris Christie dès le mois de février. Marco Rubio en mars après une humiliation électorale dans son Etat de Floride. John Kasich, le gouverneur paternaliste et modéré de l'Ohio, et Ted Cruz tiendront jusqu'en mai.

## Bernie Sanders s'accroche

Trump ne recule devant aucune provocation, fidèle à la morale apprise au catch, ce sport qu'il adule : « *Toujours se faire remarquer, en bien ou en mal, pour capter la lumière et les caméras.* » Il voue aux gémonies l'establishment républicain, insulte ses rivaux affublés de surnoms désobligeants, dénigre les minorités ethniques et raciales, fait des appels du pied aux suprématistes blancs, reprend le slogan isolationniste de l'entre-deux-guerres. Hillary Clinton, pour sa part, pensait se débarrasser facilement de ses quatre opposants démocrates, Lincoln McChafee, Jim Webb, Martin O'Malley et Bernie Sanders. Mais ce

dernier s'accroche, adopte une posture révolutionnaire, enflamme les foules à la surprise générale, et surtout les jeunes, qui peinent à s'enthousiasmer pour une ancienne Première dame, fort empruntée en public. Le message positif en faveur d'une société multiraciale apaisée, économiquement en voie de redressement et optimiste en l'avenir, se retrouve totalement étouffé par l'énergie primale d'un « Bernie » renvoyant dos à dos les banques prédatrices et l'establishment vénal, cupide qu'incarnerait « Billary », le couple Clinton.

Ces critiques assassines trouvent un écho phénoménal avec la campagne de franc-tireur menée par Donald Trump qui, tel un chien fou dans un jeu de quilles, dézingue allègrement tous ceux osant croiser son chemin. Sans complexes, il rend à la population blanche conservatrice sa « fierté », désigne les médias « *mauvais et corrompus* ». L'Amérique profonde se réveille, trouve enfin un candidat pour exprimer sa colère après quinze années de guerre sans fin et une crise économique elle aussi interminable. Lors

de l'étrange convention républicaine de juillet à Cleveland, Trump voit les grands noms du Grand Old Party (GOP) le snober, tandis que lui se juge « *seul à même de régler les problèmes de l'Amérique* », dressant un tableau crépusculaire du pays. A Philadelphie, lors de la convention

démocrate, Hillary Clinton prend son contre-pied, insistant sur un futur rayonnant. Mais ses soucis ne font que commencer, qui vont venir ruiner les espoirs d'un triomphe électoral qui lui ouvrirait bel et bien les bras. Le 11 septembre, une pneumonie la foudroie, en pleines commémorations des attentats de 2001. Encore ce culte maladif du secret qui pourtant la plombe dans les sondages. Puis le feuilleton de sa messagerie privée, son « *impardonnable légèreté* » tandis qu'elle exerçait les fonctions de secrétaire d'Etat, va occuper le devant de la scène. Par deux fois, elle se trouve

sous la menace par le FBI d'une demande d'inculpation judiciaire pour divulgation de documents confidentiels. Par deux fois, elle est blanchie, le 5 juillet puis le 6 novembre, tandis que ses détracteurs poussent des cris d'orfraie, scandalisés par une telle impunité.

Donald Trump n'est pas en reste, qui voit son impopularité déjà abyssale chuter encore après des attaques en juillet à Cleveland contre une famille musulmane américaine orpheline d'un fils tué au combat, puis les révélations le 5 octobre par le *Washington Post* de son attitude

déplacée avec les femmes. Il tweete à 3h du matin en maugréant contre une ex-miss Venezuela rebaptisée « Miss Piggy » par ses soins, promet de poursuivre ses « *tourmentes* », ex-conquêtes aliénées, le 22 octobre sur le site historique de Gettysburg (Pennsylvanie), un lieu sacré pour les Américains. La haine entre Trump et Clinton s'exprime une toute dernière fois lors d'une soirée de bienfaisance à New York, deux jours plus tôt. Mais le candidat républicain y laisse des plumes, seul, en refusant de jouer la carte de l'humour autocritique et s'attire les

sifflets d'un public de riches philanthropes indignés.

La barque est pleine pour Donald Trump, qui n'a pas réussi à élargir sa base militante, en continuant de proférer des discours largement sexistes et xénophobes, rétrogrades et isolationnistes, prédisant des « *élections truquées* » et chauffant à blanc des légions de supporters haineux.

Pour les deux ennemis jurés, l'attente touche à sa fin, après 594 jours de campagne simultanée, vingt-cinq débats présidentiels, et vingt candidats évincés en chemin. ■

MAURIN PICARD

## MODE D'EMPLOI

### Réunir au moins 270 grands électeurs

Le scrutin présidentiel américain est indirect. En votant pour le candidat de leur choix, les millions de citoyens désignent en réalité des grands électeurs, dont le nombre varie selon les Etats en fonction de leur population. On en compte par exemple 55 en Californie et 38 au Texas, alors qu'il n'y en a que 3 dans le Montana et au Wyoming.

Le vote des citoyens détermine la couleur politique de l'Etat selon le principe du « *winner takes all* » : le candidat qui obtient la majorité des voix remporte l'ensemble de ses grands électeurs. Seuls le Maine et le Nebraska fonctionnent avec une dose de proportionnelle. Ces grands électeurs, choisis en amont par les partis (et qui ont prêté serment), se réuniront ensuite dans leurs Etats le 12 décembre et voteront pour le président. Le dépouillement a lieu deux semaines plus tard à Washington, au Sénat.

Le candidat qui réunit la majorité absolue des 538 grands électeurs, soit 270, sera investi le 20 janvier 2017.

## L'environnement

### Hillary Clinton

L'un des points positifs du bilan de Barack Obama est certainement d'avoir signé l'accord de Paris (COP 21), et d'avoir pesé de tout son poids pour que la Chine et l'Inde fassent de même. La candidate serait dans la continuité du travail de son prédécesseur. Elle entend aussi réduire de 30 % les émissions de gaz à effet de serre de son pays d'ici à 2025 par rapport aux niveaux de 2005. Un point compatible avec sa volonté d'investir lourdement dans les infrastructures, y compris énergétiques. Elle promet ainsi un investissement de 60 milliards de dollars pour un plan énergétique.

### Donald Trump

Donald Trump, lui, est un climato-sceptique. Il a, à plusieurs reprises, déclaré qu'il annulerait l'accord de Paris s'il était élu, estimant que ce type d'accord met à mal l'emploi. Selon lui, respecter des normes aussi strictes diminue la compétitivité et encourage les entreprises à sabrer dans certains coûts et, partant, dans l'emploi. Le candidat républicain, contrairement à la Chine qui fait marche arrière sur la construction de nouvelles centrales à charbon, est pour sa part favorable à cette forme d'énergie fossile, qu'il relancerait par subsidiation publique. Dans le même ordre d'idées, il ressusciterait le projet d'oléoduc Keystone XL qui devait relier le Canada au golfe du Mexique, et que Barack Obama avait décidé d'annuler pour des raisons environnementales.

F.M.



Que pensent les Américains ? Quel(le) président(e) veulent-ils ? Sept journaux européens, dont *Le Soir*, ont envoyé douze journalistes sillonner le territoire américain. L'envoyé spécial du *Soir*, Tom Jenné, suit la dernière ligne droite depuis New York. Retrouvez leurs reportages, leurs vidéos, etc., sur [lesoir.be/usa2016](http://lesoir.be/usa2016).

## Politique de soins de santé

### Hillary Clinton

Dans ce domaine, Hillary Clinton serait dans la continuité du travail effectué par Barack Obama. Ce n'est pas une surprise : elle a milité et soutenu cette

réforme de l'assurance-maladie. Son objectif, a-t-elle prévenu, sera d'élargir la couverture à un plus grand nombre de citoyens encore. Ils ne sont que 65 millions aujourd'hui à en bénéficier. Pour le reste, Hillary Clinton entend soutenir les familles avec enfants autistes et favoriser la

recherche pour des maladies touchant la population âgée, comme la maladie d'Alzheimer.

### Donald Trump

Le « Donaldcare » : c'est le nom qu'affublerait Donald Trump au système de soins de santé ObamaCare, qui a tant fait débat ces dernières années aux Etats-Unis,

et qui a vu son budget exploser au niveau fédéral, avec les conséquences que l'on imagine sur le coût des assurances privées. Le candidat républicain ferait marche arrière et individualiserait à nouveau le système, s'en remettant intégralement au système privé.

F.M.

## Politique étrangère

### Hillary Clinton

Hillary Clinton sera sans doute moins hésitante sur sa politique étrangère que l'a été Barack Obama au cours de ses deux mandats. Elle est partisane d'une présence marquée des Etats-Unis à travers le monde. Si elle n'a sans doute pas les mêmes rêves de « gendarme du monde » qu'un président comme George Bush a pu l'être, elle n'en ressent pas moins la nécessité de prendre ses responsabilités là où les intérêts américains sont en jeu. Il est ainsi fort probable que les positions au Moyen-Orient seront renforcées, d'autant que la Russie y joue à nouveau un rôle-clé... La Russie reste évidemment un sujet majeur de la politique étrangère d'une future possible administration Clinton. Contrairement à Trump, qui a manifestement quelques liens privilégiés avec des proches de Poutine, Clinton se montrerait beaucoup plus intransigeante à l'égard des Russes et de leurs vellétés territoriales. Elle a également promis d'investir davantage dans le renseignement...

### Donald Trump

Donald Trump, à l'inverse de Hillary Clinton, chercherait à faire marche arrière sur nombre de fronts ouverts par les Etats-Unis ces deux dernières décennies et notamment au Moyen-Orient. Le candidat républicain voit ainsi d'un mauvais œil la relation privilégiée avec l'Arabie saoudite tout comme il a vu d'un très mauvais œil l'accord signé entre les Etats-Unis et l'Iran sur le nucléaire, qu'il considère comme un cadeau fait aux Iraniens. Il serait renégocié s'il est élu, a-t-il souvent déclaré. Pour le reste, Donald Trump s'est surtout « distingué » par sa volonté de vouloir ériger un mur à la frontière avec le Mexique, pour freiner l'immigration clandestine. Dans le même ordre d'idées, il veut durcir la politique de visas des Etats-Unis, qui sont tout de même connus pour leur ouverture - le solde migratoire, bon an mal an, y oscille entre 300.000 et 400.000 personnes. L'homme pousse le raisonnement plus loin encore à l'égard des musulmans, qu'il ne ferait plus du tout rentrer sur le sol américain. Ce qui est du reste contraire à la Constitution américaine, qu'il devrait donc modifier...

F.M.

## Politique économique et fiscale

### Hillary Clinton

S'il y a un domaine où elle a le plus évolué, c'est bien celui-ci. Suite aux pressions de Bernie Sanders dans le cadre de la primaire démocrate, Hillary Clinton a « gau-chisé » son programme de manière assez flagrante. Elle a notamment promis de relever le salaire horaire minimum à 12 dollars à travers tout le pays, ce qui est d'ailleurs considéré comme une hérésie par pas mal d'experts, puisque le niveau de pouvoir d'achat d'un Etat à l'autre peut sensiblement varier. La mesure pourrait donc ici et là être destructrice d'emplois. Pour le reste, elle promet un vaste plan de relance des investissements dans les infrastructures publiques dont on sait qu'elles sont plus que vieillissantes aux Etats-Unis. Un peu comme Barack Obama, qui avait lourdement investi dans le sauvetage du secteur automobile, elle mettrait donc en œuvre une politique de type keynésien. La différence, c'est que les infrastructures sont a priori davantage porteuses de plus-value pour le PIB américain. Et l'emploi...

Autre vestige des passes d'armes avec Bernie Sanders lors de débats de fond trop rares dans cette campagne délétère, Hillary Clinton promet de taxer davantage les riches... Elle entend en tout cas leur faire payer « leur part » à l'écot au Trésor public. Autre point qu'elle soutient, et qui va à l'encontre de ses relations privilégiées supposées avec les milieux financiers, elle entend mettre fin aux niches fiscales qui autorisent les gérants de fonds de placement à bénéficier de taux d'impositions plus faibles.

### Donald Trump

C'est sans doute sur le plan économique que le programme de Donald Trump est le plus élaboré. Mais il est, à son image, radical... Le candidat veut ainsi baisser l'impôt des sociétés de 35 à 15 %, en espérant que cela favorise la croissance et l'emploi. Le hic : pareille mesure coûterait des dizaines de milliards, qu'il espère récupérer via une baisse des dépenses publiques. Il a, à plusieurs reprises, déclaré que les budgets de l'environnement et de l'éducation seraient touchés, sans que la gratuité de la scolarité des plus petits avant l'université soit remise en cause. Donald Trump entend également réduire l'impôt des personnes physiques. Il propose de ramener le nombre de tranches d'imposition de sept à trois avec des taux de 12 %, 25 % et 33 % pour la tranche la plus élevée (contre 39,6 % actuellement). Là aussi, l'effet escompté serait de relancer l'activité et, partant, l'emploi... Au niveau du commerce international, persuadé que la Chine et le Mexique sont les principaux « faiseurs de torts » pour les Etats-Unis, Donald Trump est favorable à une augmentation drastique des droits de douane. Sur ce plan-là, Hillary est beaucoup moins protectionniste, même si elle s'est opposée à la signature du Partenariat transpacifique (TPP) avec 12 pays d'Asie, sans doute pour éviter qu'on ne puisse lui reprocher d'avoir favorisé de possibles délocalisations. Même si le taux de chômage est officiellement à 5,3 % aux Etats-Unis, le contexte économique reste fort peu folichon.

## Education et famille

### Hillary Clinton

En matière d'éducation, la candidate démocrate a aussi changé son fusil d'épaule en cours de route, pour devenir plus « sociale ». Elle promet

ainsi de rendre l'accès à l'école possible dès l'âge de 4 ans pour tous et, sous la pression de Bernie Sanders encore une fois, promet de supprimer les frais de scolarité dans les universités publiques pour les étudiants de ménages gagnant moins de 85.000 dollars par an.

Dans le même ordre d'idées, elle entend octroyer un congé parental payé durant 12 semaines et veut limiter le coût de la garde des enfants à 10 % des revenus d'un ménage.

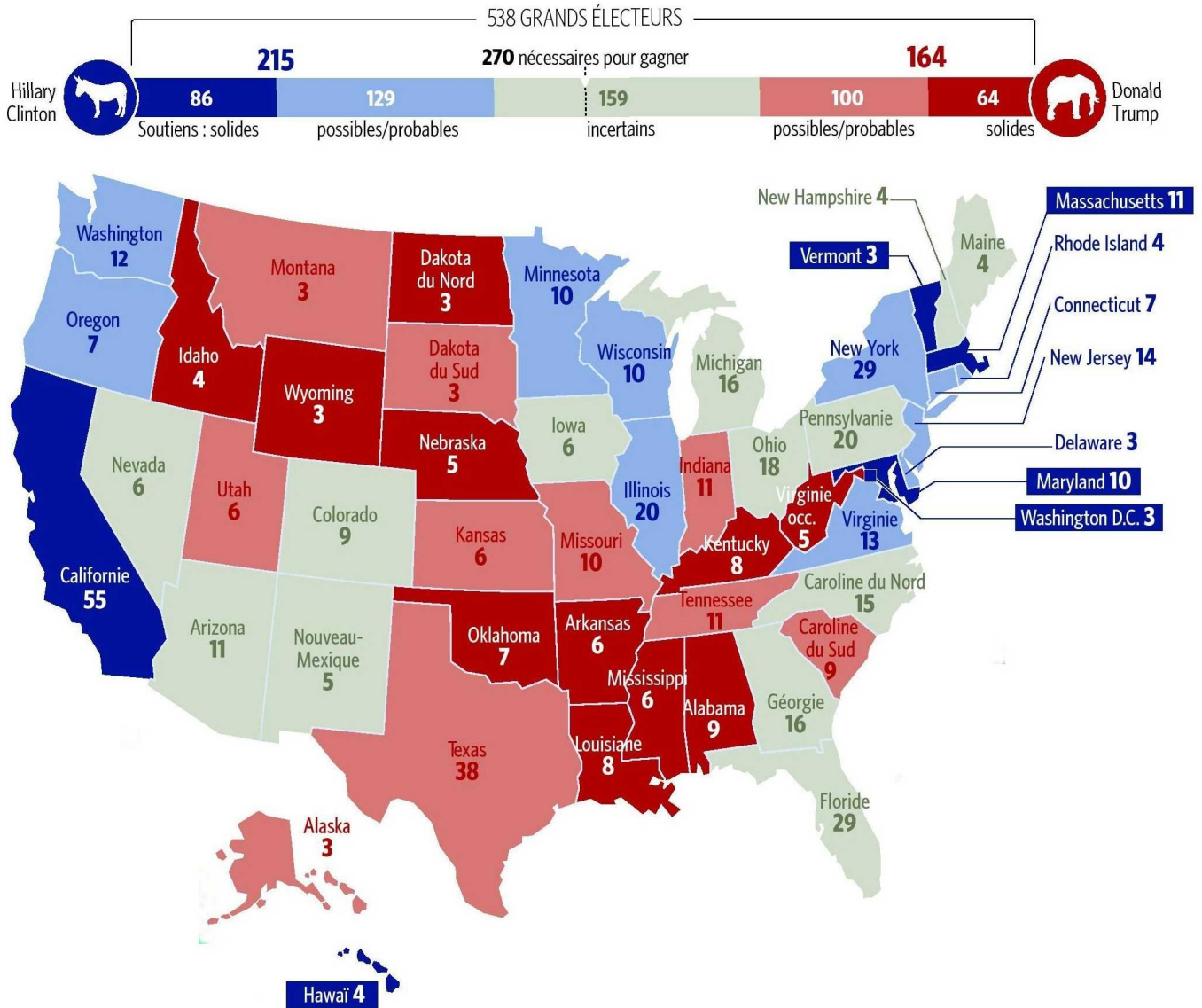
### Donald Trump

Donald Trump se montre lui beaucoup plus libéral

dans son approche et estime qu'il ne faut pas favoriser un système d'éducation à un autre. « *La liberté de choix doit être totale* », a-t-il maintes fois répété. Par ailleurs, il ne croit pas en l'université gratuite si chère à sa rivale.

F.M.

Tendances au 7 novembre, selon la moyenne des sondages



**VOTE  
2016****Jour J**

A New York, on ne sent pas de fièvre électorale particulière. L'Etat est acquis aux démocrates et tout le monde semble s'en accommoder. A une heure et demie de train de là, Basking Ridge vit la campagne plus intensément. Ici, on affiche fièrement son soutien à Donald Trump. Dans les deux villes, le débat semble pourtant absent. Chacun préfère vivre avec ses certitudes plutôt que de parler et de confronter les points de vue.



# Deux Amériques qui ne se parlent plus

REPORTAGE

NEW YORK ET BASKING RIDGE

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

La ville qui ne s'arrête jamais. Et qui ne prend même pas le temps de savourer l'élection présidentielle, serait-on tenté d'ajouter. Après avoir passé plus d'une semaine à New York, on est frappé par le manque d'intérêt apparent pour le scrutin parmi la population. Ces derniers jours, on a plus senti la ville vibrer pour Halloween et le marathon que pour cette élection que le monde entier regarde avec grande attention. Abstraction faite des médias et des réseaux sociaux, difficile d'imaginer qu'un des scrutins les plus importants de l'histoire du pays va se jouer. Dans le métro ou au restaurant, presque aucune conversation ne tourne autour de Trump ou de Clinton. Dans les rues, quasiment pas de trace des candidats.

Les éléments les plus visibles ? Etats-Unis obligeant, les publicités dans le métro font subtilement référence à l'élection. Sur Times Square, un énorme panneau électronique annonce que la soirée électorale sera à suivre sur ABC News. Une publicité vite chassée par un spot promotionnel pour une marque de sport...

Ce désintérêt s'explique facilement. Depuis près de trente ans, 1988 pour être précis, l'Etat a toujours voté démocrate. Les derniers sondages donnent entre 20 % et 25 % d'avance à Hillary Clinton. Donc pas besoin de se mobiliser... D'autant qu'à New York, la majorité des milieux influents sont pro-démocrates : le monde des affaires, le milieu du cinéma, les cercles d'artistes, le monde académique... Les dizaines de personnes rencontrées nous disent la même chose : « On suppose toujours qu'en face de nous se trouve un démocrate. »

## Les primaires plus intéressantes

« Les républicains de New York pensent que ça ne sert à rien de voter. En fonction de l'Etat dans lequel vous vous trouvez,

vos voix peut sembler ne pas avoir d'importance. C'est simplement psychologique, les électeurs montrent plus d'intérêt quand ils pensent avoir une influence sur le résultat final », résume Aswini Anburajan, ex-journaliste pour NBC News et analyste de la vie politique. Pour certains, l'élection clé n'est d'ailleurs plus la présidentielle mais bien les primaires. « Cela devient le scrutin le plus intéressant pour les gens. Ils nous expliquent que c'est leur meilleure chance d'exprimer leur opinion », commente Fran Moran, professeur de sciences politiques à l'Université du New Jersey.

A tel point que le débat entre les supporters de Trump et de Clinton semble impossible à New York. « Bonne chance pour trouver un autre New-Yorkais qui se revendique républicain », nous lance Lucian Wintrich, un photographe pro-Trump. La campagne étant tellement polarisée, des écoles ont même préféré annuler des débats prévus sur le sujet. Des bars affichent en devanture : « Ici on ne parle pas de politique ». « J'ai un ou deux amis républicains, et on a décidé de ne plus parler de politique jusqu'à l'élection », nous confie une New-Yorkaise démocrate. Le seul endroit où on affiche ses préférences ? Facebook et Twitter où les algorithmes de ces géants du net renvoient les internautes vers du contenu qu'ils apprécient, c'est-à-dire en faveur du candidat qu'ils soutiennent. Plutôt qu'ouvrir le débat, ces outils renforcent désormais le côté partisan et les certitudes de chacun.

Pourtant, il suffit de prendre le train pendant une heure et demie pour voir une autre réalité bien différente. Newark, East Orange, Summit... plus les gares passent, plus on rentre au cœur du New Jersey, l'Etat voisin. La forêt devient plus dense, les maisons plus rares mais plus cossues. Destination finale : Basking Ridge, une petite bourgade de 30.000 habitants. Le New Jersey est un Etat démocrate, mais les républicains ont les faveurs du public de cette ville. Dès la sortie de la gare, les pancartes pour les élections

locales ou à la gloire de Donald Trump pullulent. En comparaison, les rares soutiens à Hillary Clinton font pâle figure.

## Loin des clichés

Dans cette ville, on est loin des clichés sur les électeurs défavorisés et peu éduqués de Trump du fin fond des Etats-Unis. A Basking Ridge, le revenu moyen par ménage est largement supérieur à celui du pays. Les villas plus grandes les unes que les autres en témoignent. Les gens sont particulièrement bien éduqués, la ville a notamment les meilleures écoles publiques de la région. Emily, une avocate de 48 ans, nous explique que les soins de santé ont dicté son choix en faveur de Trump. « L'Obamacare est stupide. Le prix de mon assurance-santé a plus que doublé. En plus, mon mari est cardiologue et ses revenus ont drastiquement diminué. Les familles sentent directement les conséquences de la politique menée par le président. » Quid des propos blessants du milliardaire sur les femmes, les immigrés... ? « Qu'il ait la peau orange, les cheveux mauves... je voterai toujours pour celui qui me dit qu'il veut moins de gouvernement. Laissez faire ce que les Américains veulent faire, c'est si simple... » Quand on interroge les habitants sur les problématiques les plus importantes à leurs yeux, pas une seule fois l'immigration n'est mentionnée. Anti-avortement, politiques en faveur des anciens vétérans... chacun a une raison différente de soutenir Trump.

Dans cette petite ville, alors que la passion pour l'élection existe, le débat est tout aussi absent qu'à New York. « Tous mes amis voteront aussi pour Trump », nous dit Virginia, une dame d'une soixantaine d'années. A Basking Ridge, les électeurs du républicain ne croient plus les sondages, ni les médias libéraux. Certains habitants ont même décidé de ne plus regarder les news à la télé. Le symbole de deux Amériques tournées vers leurs certitudes et qui ne se parlent plus. ■

TOM JENNÉ

Jean-Paul  
Marthoz

## ETATS D'AM'

### ZORRO VOLE AU SECOURS DE HILLARY CLINTON

Si Hillary Clinton l'emporte, ce sera sans doute grâce aux Latinos. Ces derniers jours, les Américains originaires d'Amérique latine se sont mobilisés de manière exceptionnelle pour barrer la voie à Donald Trump. Dans les barrios de Los Angeles ou de San Antonio, les insultes du candidat républicain contre les migrants mexicains « violeurs », sa menace d'expulser 11 millions d'« illégaux », ont réveillé une communauté qui, généralement, le jour du vote, préfère aller à la pêche. Zorro est de retour, prêt à pourfendre le commandant Monastorio. Vue d'Europe, cette hispanophobie semble surréelle, tant l'Amérique latine, cet « extrême Occident », comme disait Alain Rouquié, apparaît proche par la religion et la culture. Mais Donald Trump a pris un risque calculé. Il sait que les Hispaniques suscitent la suspicion auprès d'une certaine population anglo-saxonne qui se sent ou se dit « déclassée » par la globalisation et « déplacée » par l'immigration. Il exploite sans état d'âme un racisme dont on a peu conscience en Europe à l'encontre, en particulier, du Mexicain, « voleur d'industries et immigrant clandestin ».

A l'image de l'extrême droite européenne qui agite le spectre du « grand remplacement » en prédisant une majorité musulmane en Europe, Donald Trump surfe sur la crainte que suscite l'essor démographique hispanique, une communauté forte aujourd'hui de 56 millions de personnes, 17 % de la population (pour 1 % de Musulmans), et en forte progression. Cette hispanophobie a été théorisée en 2004 par Samuel Huntington dans le livre *Qui sommes-nous ?* L'auteur du *Choc des Civilisations* y décrivait l'immigration mexicaine massive comme une menace existentielle pour l'héritage anglo-saxon, protestant, laborieux, individualiste, des Etats-Unis. Il soupçonnait même les Mexicains de vouloir récupérer leurs « territoires perdus », comme le Texas ou la Californie, annexés au 19<sup>e</sup> siècle par une République américaine conquérante. Il est vrai que l'immigration latino-américaine change les paradigmes. Les Latinos ne partagent guère l'exceptionnalisme américain, cette vision d'un « peuple élu par la Providence pour éclairer le monde ». Rétifs à l'assimilation, ils affirment aussi leur identité linguistique, culturelle et religieuse et conservent des liens intenses avec leur patrie d'origine si proche, de l'autre côté de cette « ligne illusoire, poreuse » célébrée par l'écrivain mexicain Carlos Fuentes dans *La frontière de verre*.

Non, les Latinos ne se résument pas aux tacos, à la salsa et aux reines de beauté. Ils sont au cœur de la redéfinition de l'identité américaine, elle-même au cœur de cette campagne électorale placée par Donald Trump sous le signe du populisme ethnique et du nativisme.